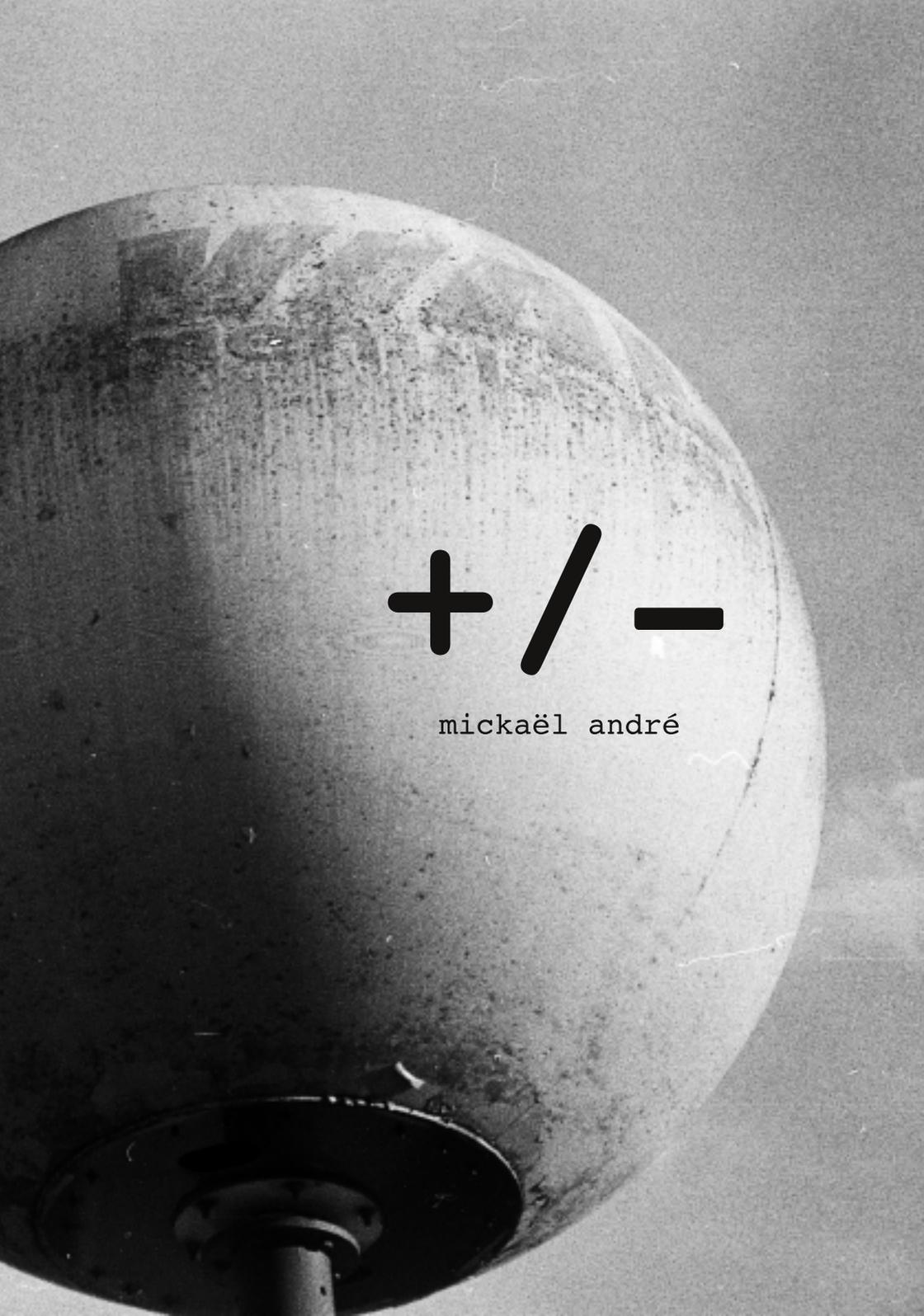


ce qui tient dans nos corps  
est assez.  
je vais ne rien faire de plus.  
bien sûr il y a le nécessaire  
à la survie  
pour le reste nous possédons déjà  
toute l'énergie  
l'ennui n'existe pas  
l'impuissance oui.



Éditions  
Maison  
Rose

[editionsmaisonrose@riseup.net](mailto:editionsmaisonrose@riseup.net)

A black and white photograph of a globe, showing its textured surface and a dark base. Overlaid on the globe are the mathematical symbols '+', '/', and '-' in a bold, black, sans-serif font. The symbols are arranged horizontally, with the plus sign on the left, the slash in the middle, and the minus sign on the right.

**+ / -**

mickaël andré

+ / -

mickaël andré

*Éditions Maison Rose 2017*

-

*Copiez et diffusez ce recueil  
mais ne le vendez pas  
autrement qu'à prix libre.*

**01**  
**UN**  
**POINT**  
**DE**  
**DÉPART**

ce qui coûte  
c'est le surplus  
le gavage  
certains y trouvent le sens  
de la vie  
de l'être humain  
mais ça déborde  
alors qu'il n'y a pas besoin :  
ce qui tient dans nos corps  
est assez.  
je vais ne rien faire de plus.  
bien sûr il y a le nécessaire  
à la survie  
mais pour le reste nous possédons déjà  
toute l'énergie  
l'ennui n'existe pas  
l'impuissance oui.

d'avoir séparé esprit du corps  
et dit esprit est liberté  
esprit est réel car on voit, entend, sent, perçoit,  
comprend, analyse le monde  
alors le corps est la contrainte de l'esprit  
    qui se veut libre  
    qui se cherche libre  
le corps est un fardeau.

se libérer du corps  
est bien la tâche première de l'esprit  
se libérer de la maladie, du sexe, de la mort, c'est-à-  
dire de la vie bien sûr :  
se libérer du corps est la tâche dernière de l'esprit.  
le nécessaire est au corps  
le surplus à l'esprit  
le nécessaire est contrainte dit-on  
et contrainte s'efface ou s'oublie : illusion  
mais illusion n'est pas pour moi  
mais effacer est écraser est détruire n'est pas pour moi  
joie de l'esprit – pourquoi pas  
    mais pas pour moi  
il n'y a pas de joie dans la couche de surplus.  
je possède déjà toute l'énergie  
elle vient, sans doute, du nécessaire, de la contrainte  
nulle improvisation n'est libre  
car le vide est vide  
    - ou une autre explication tout aussi creuse.  
les contraintes changent, c'est banal.  
et moi alors ? - je suis tout aussi laid, tout aussi  
brinquebalant  
c'est-à-dire beau  
car je suis plein  
plein de toi, de moi, de textes, de terre  
je t'aime par contrainte  
belle contrainte non ?  
les contraintes changent, c'est important, elles évoluent  
elles changent par magie, c'est plus important  
elles ne changent pas autrement que par magie  
    parce qu'elles vivent peut-être  
pas par des désignations  
pas par des systèmes de production de toute forme,  
images, possessions, consommables  
pas par un mélange de hiérarchies  
comment voulez-vous dire tout ça à la fin  
par magie – non ?

02

**LÀ-HAUT**

quatre vaches qui me montrent leur cul  
qui me secouent leur queue  
qui se secouent les mouches  
qui s'éloignent en suivant les touffes d'herbe qui  
s'éloignent  
et l'une pisse d'un jet fier  
et une autre se frotte la tête contre la cuisse de sa  
comparse  
elles ont des étiquettes en plastique orange plantées  
dans les oreilles, dans les narines  
elles s'éloignent lentement  
je crois qu'elles se lèchent le cul  
mais je ne vois plus très bien  
elles patientent au bout du champ  
secouent la queue  
se secouent les mouches  
broutent  
ah que ces mouches sont fatigantes à me tourner autour

**03**  
**AVEC**  
**UN**  
**ROUTIER**  
**ENTRE**  
**NANTES**  
**ET**  
**BORDEAUX**

la tête ouverte sans même y penser  
déversant ses ambiances, frissonnant  
les larmes qui gonflent les tempes  
le vent sur la nuque  
là où toujours cette pression vers l'avant

là-bas il y aura le soleil c'est certain

suivre la chaleur qui me descend  
mais je peux aussi plonger dans une blessure, une dune de  
nostalgie

je ne sais pas où je vais  
qui es-tu toi qui m'emmènes, ta route m'est déformée par  
le soleil mais j'ai confiance  
même si je sens que nous sommes deux  
que je ne te connaîtrai jamais  
je me laisse aller, me laisse prendre

c'est grâce à toi, est-ce que tu t'en doutes, je n'ose  
pas te regarder

la marée est basse  
le fleuve est boue  
la terre coule, qu'y cherches-tu mon oiseau, qu'y  
trouves-tu

c'est grâce à toi, grâce à rien, à mon ventre qui me  
récupère dès que je laisse l'attention, qui appuie sur la  
colonne, sur les dernières vertèbres

balles de foin éparses  
penchent qui à droite qui à gauche  
et les tournesols ne savent plus où regarder  
sœurs vaches traînent leur nez dans l'herbe  
l'eau est rare, non elle est partout

je souris à quelque route sans fin aux abords singuliers  
et beaux, je les salue tour à tour  
je ne reconnais rien  
rien ne m'est indifférent mais je ne reconnais rien  
je comprends enfin Nicanor saluant les brebis l'une après  
l'autre  
hay un día feliz  
un jour de sud certainement  
le goût d'un jour qui s'invente

peu à peu je m'engourdis  
la mâchoire se relâche  
la tête caresse les doigts mous  
¿ hay un día feliz ?

hoy no me acuerdo nada muy bien  
aunque la ruta está muy clara  
et ses abords brillants



**03 bis**

**UNE**

**OUVERTURE**

grâce à toi je peux regarder  
je regarde les choses les corps l'extérieur  
même si du coin de l'œil encore parfois

toi tu me regardes, tu m'embrasses, tu me regardes  
tellement et je suis toujours là, comment puis-je être  
encore là si tu m'as tellement pris

mon regard ne se dérobe plus, il ne s'approprie pas, il  
laisse place  
il se pose mais c'est à peine s'il se pose

c'est grâce à toi, merci pour ton regard  
ton regard qui se pose, si profondément  
que c'est à peine s'il se pose

04

**UNE  
AUTRE  
OUVERTURE**

c'est laisser au faire  
la même place que le non-faire  
pour effacer la distinction  
différence sans hiérarchie  
choix et non-choix  
homme et femme  
tendu et relâché  
c'est décentrer le tout

peut-être qu'enterrer la mort est une primaire erreur  
peur du noir, de l'inconnu  
soif de contrôle

nulle psychologie ici car je parle de magma, de tout  
de formes de tout et de chaque chose parmi

une occasion de recentrer pour décentrer  
par-delà bien et mal comme on dit  
et que mes mots ne puissent ce que mon corps  
ce que moi-même pour tout dire  
pour ne pas inscrire ailleurs que sur un fil  
et que les livres soient vifs  
comme des existences

05

WITH  
MRS  
DALLOWAY

je passe dans la ville comme vous ce matin  
et je la trouve dégueulasse

je contemple et re-contemple les détails dégueulasses  
dans le soleil

je ne connais personne  
je m'assois près des canards  
la bouche entrouverte

et les canards attendent mes miettes  
comme l'espoir attend des droits à la DPCI - la Direction  
de la citoyenneté, de l'immigration et de l'intégration  
deux jeunes traversaient la rue inquiets, je pensais :  
contre le flot, on est soit avec soit contre le flot ; et  
contre engendre contre

merde, Mrs Dalloway  
l'eau est aux canard, est aux cygnes, le vent est à moi,  
je suis le soleil  
seules mes oreilles s'emplissent lentement du désastre:  
la ville une résonne en de multiples points

j'entends la précipitation et les corps dressés  
la solitude en chaque être  
les miettes des canards et des pigeons  
les chiens chient dans leur parc

ah Mrs Dalloway, nous ne sommes pas nés avec les mêmes  
oreilles  
mais que penseriez-vous, au lieu de déjeuner chacun en  
notre paix, en cette fin de matinée, d'un petit plongeon  
dans le Rhône ?

06

**UNE  
CHAMBRE**

Yeux fixes  
sur mon personnage  
sur toi  
depuis la lampe de chevet  
et la fenêtre, Paris  
    ou Detroit ?  
et les langues superposées  
Cortázar ou Jarmush

Pas d'extérieur depuis mon ventre rond  
toute l'image  
le blues la pluie  
la permanence de chaque instant dans chaque monde

Saturez-moi cet air de drogues  
de cris d'amours  
diabes bienveillants d'une nuit :  
le spectateur veut des images sûres  
des caractères  
des vrais personnages aux corps bien faits

Je ris  
d'être l'unique spectateur extraordinaire  
in and out  
in remue remue  
out les yeux noir et blanc  
et toutes les traces de toutes les positions possibles ou  
impossibles  
combien de vies en une nuit  
combien de films ?  
les dieux recollent les images  
les couches de nos nuits  
    de l'infinie pluie  
    le va-et-vient  
    monte et coule.

Yeux fixes  
et des couches de paupières  
de fines pellicules à détacher  
sur mes yeux mon personnage toi tes personnages nos nuits  
dieux et sensations et rêves, les ombres monstrueuses.

## GRENOBLE

j'ai marché une heure, peut-être plus  
 j'ai traversé la ville, cela ne m'a rien coûté  
 j'aurais pu prendre le tram  
 si j'avais pris le tram j'aurais pu lire  
 j'ai deux livres dans mon sac  
     un livre de poèmes et un autre  
 je ne suis pas pressé  
 j'ai marché et je n'avais rien en tête de précis  
 j'ai dix livres de plus qu'on m'a confiés (cinq sur mon  
 dos, cinq dans un sac cabas que je porte tantôt à droite,  
 tantôt à gauche ou, la fatigue venant, derrière la tête  
 reposant sur le sac)  
 ce temps à marcher je ne l'exploite pas, comme le temps  
 passé à se rouler dans les draps le matin - en plus  
 fatigant  
 je ne regarde pas autour de moi  
 je suis là maintenant, ensuite un peu plus loin  
 enseignes lumineuses, murs tagués, files de voitures  
 on pourrait suivre mon itinéraire  
     - non, qu'il se perde plutôt !  
 ce n'est pas inutile que je marche pour tout dire : cela  
 m'amène où je dois aller, quoi de plus ?  
 je pense à une unique chose : je n'ai rien à bouffer,  
 pour ce soir, ni pour demain, j'aurais pu prévoir,  
 j'avais le temps avant de partir, j'aurais pu faire un  
 cake, emporter une confiture, quelques pommes, des noix,  
 là je n'ai rien, pas même un bout de pain ou une pomme,  
 je passe devant des épiceries, supermarchés, je ne rentre  
 pas dans ces endroits-là, je cherche une poubelle, il est  
 trop tôt pour fouiller les poubelles, trop tôt ou trop  
 tard, les poubelles ne sont pas sorties ou bien elles  
 sont vides, je pourrais acheter quelque chose, entrer  
 dans ces magasins du diable et prendre un truc, ou le  
 voler - mais quoi ? et il faudrait que je le porte, sans  
 abîmer les livres, je n'ai pas tant de place, j'ai encore  
 pas mal à marcher, Pascale aura t-elle prévu quelque  
 chose pour demain ? elle a prévu, c'est sûr, je ne sais  
 même pas vraiment où on va dormir, ah je n'ai pensé à  
 rien, je m'en veux, je m'en veux, c'est évident : je  
 pense à éventuellement acheter quelque chose, je  
 pourrais, puisque je n'ai pensé à rien je pourrais mais à  
 quoi bon, on s'en sortira, je n'ai vraiment pas envie  
 d'entrer dans un de ces foutus magasins, j'aurais dû, etc  
 etc. voilà  
 voilà où je me retrouve par improductivité ah ah ah ah  
 ah ah ah

08

**TORRE  
DE  
ARIZÓN**

garder une image de la maison, des couleurs d'abord  
porte en métal, ce choix difficile entre vert et bleu,  
porte une étoile noire  
vigne encore verte, qui s'étend sur des tubes en métal  
jaune au-dessus, comme le préau de l'école primaire, des  
grappes généreuses pendent

le vent, le bois qui craque, la porte qui grince ou  
claque, le vent, le vent dans la vigne, passe sur le blé  
ras, est-ce que j'entends les roseaux au loin, la chaise  
de jardin couchée devant hésite à s'envoler, des coups de  
portail-grillage, le vent n'a nulle part où s'engouffrer,  
il prend tout

le vent, on croirait qu'il ne fait pas si chaud  
je me concentre, je concentre mon esprit sur le regard  
mais mon corps est pris dans la masse du vent  
cactus à la fenêtre  
au-dessus entre la fenêtre et la porte, un rectangle  
azulejo, un personnage biblique ? je ne l'avais pas vu  
jusque-là, un pèlerin, depuis quand est-il là,  
San Antonio ?

rien de très droit, tout semble posé pour la photo :  
les soucis, les plantes grasses, une vie lente (la  
chaleur sans doute)  
j'hésite à m'asseoir sur une des banquettes bleues  
(bougies et clopes écrasées sur une planche posée sur des  
pierres posées sur des palettes) ou sur une des chaises  
défoncées

toute la végétation, jaune ou verte, chaises paille,  
tubes jaunes, vigne verte, maïs et une ligne d'arbres qui  
dit un ruisseau

le vent cache tous les sons d'ailleurs, point de route,  
les habitations voisines à cent mètres, cinq-cents sont  
muettes, ne sont que des murs, la seule existence est  
notre maison, qui est sèche et n'a pas besoin de plus  
notre maison, les cailloux du chemin sous mes pas, j'aime  
les écraser, c'est là que je demeure cette nuit

le vent, on croirait qu'il ne fait pas si chaud  
je vais faire un somme sur une des banquettes bleues  
posées sur des palettes, sous la vigne, à gauche de la  
porte, c'est là que je demeure cette nuit



09  
**LES  
AIRES**

quatre noyaux de cerises :  
on s'est assis là  
pour regarder le fleuve

10

UNE

MÊME

CHAMBRE

la nuit a commencé  
une douzaine de mètres carrés  
il pourrait y avoir plus de désordre,  
plus d'ombres sur les murs, des sources de peur, de folie

au XXe siècle tu aurais lu un livre, écouté la radio, au  
XXIe tu parcours des pages de photographies sur le net  
tu es penchée vers l'avant sur ton écran, un genou sous  
l'aisselle, tu scrutes, tu es sérieuse, blasée,  
soudainement intéressée – un peu plus vers l'avant  
ton œil est vif et semble machinal, tu hausses les  
sourcils, geste qui étire tes yeux, tu les tiens alertes  
moi je les ferme plutôt  
et je m'enfoncé

...

tu m'embrasses le pied  
tes lèvres frôlent  
ta langue lèche  
tu baises mes orteils, le mollet  
tes cheveux glissent sur mon sexe entre les fesses  
tu mords mes cuisses  
les serre sous mes fesses

...

au XXe siècle, au XXIe, dans une même chambre la nuit a  
commencé



11

**MY  
OWN  
AGENDA**

l'histoire va  
ma propre danse  
le quotidien  
ce que je ressens  
les machines productives  
le corps en douce  
les épreuves du pouvoir  
là où il faut être  
attendre le froid une fois le soleil parti  
je rate une chose ou je rate le reste  
l'essentiel  
par morceaux  
l'autre voie que le lendemain  
le rythme des nuits  
les villes qui ne s'éteignent jamais  
billards de neurones  
hululements, croassements, un grand feu  
notre propre danse  
impossible  
entrecoupée des choses importantes  
demain est toujours trop tard  
je n'écrirai aucun livre  
je n'atteindrai jamais l'année de ma vie  
au-delà de maintenant mais dans quelle profondeur  
pressé de tous les corps  
pressé par l'urgence  
chaque jour est le dernier  
les éclosions longues le long des chemins  
mon estomac ne deviendra jamais un ressort  
machines cycliques  
créatures exceptionnelles  
se développent en parallèle des formes de vie aux points  
de vue étirés ou même séparés  
je suis le tout  
je suis une infime partie de la masse sale  
je suis unique  
êtres aux milliers de visages  
aux milliers de pas de course  
brandir le poing  
se gratter le nez  
être fatigué avant même de

se retourner  
abandonner l'histoire  
switcher  
des pages de pub  
des envies assouvies  
l'histoire va  
tic tac switcher